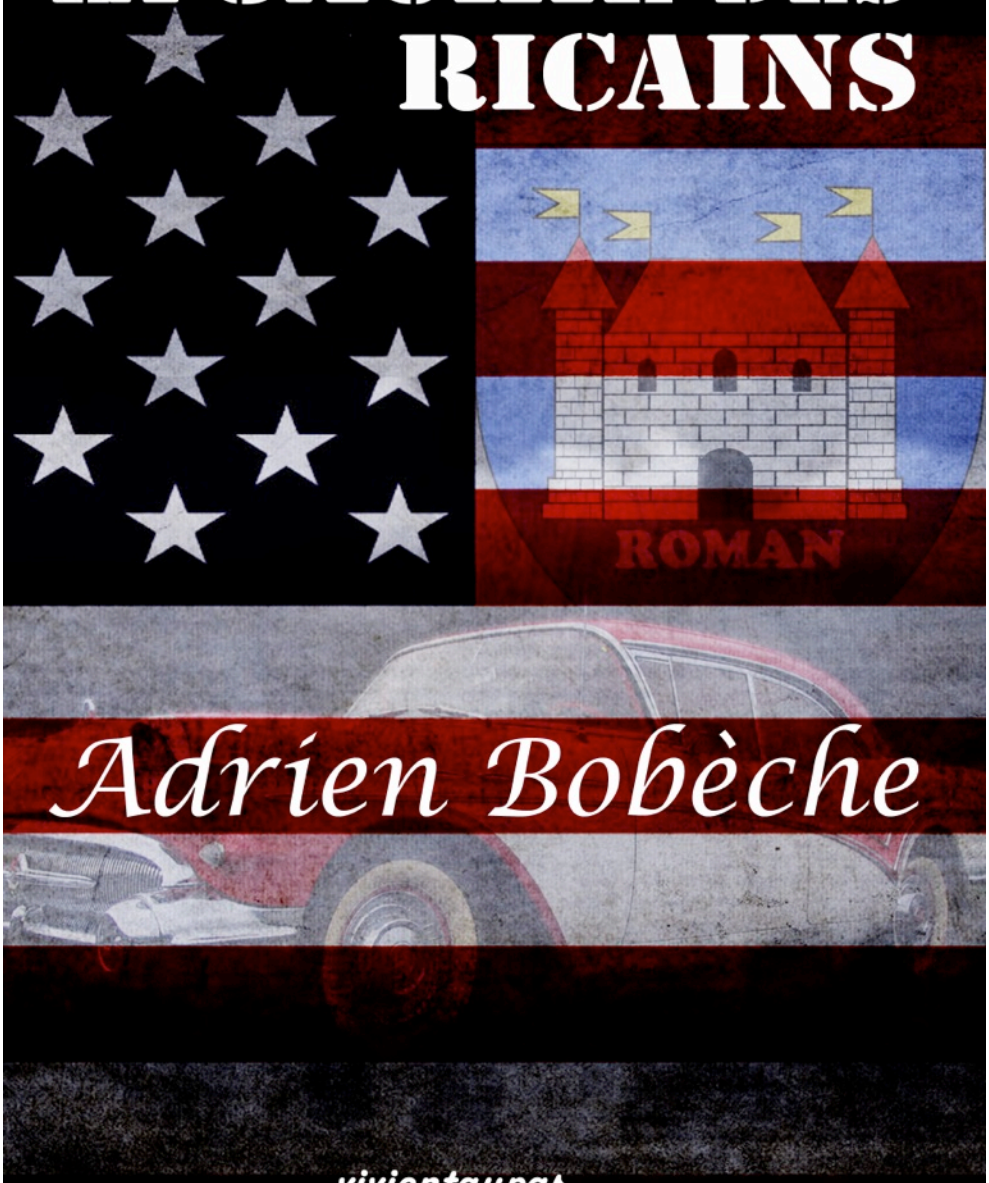
LA JACKIE DES RICAINS



Adrien Bobèche

vivientaupas EDITIONS

Adrien Bobèche

LA JACKIE DES RICAINS

Roman

vivientaupas EDITIONS

AVANT-PROPOS

« Toute ressemblance avec des personnes ayant existé à Châteauroux ou sur une base américaine des années 50-60 serait le fruit de la seule logique des événements et de l'auteur. »

EN PENSION A ST LEONARD.

Marc Antoine est mon copain.

On est tous deux en classe de première. Et pensionnaires à Saint Léonard. C'est un collège récemment installé dans ce qui fut une fabrique et sa maison de maître. Ce n'est pas celui qui est au bout de la rue des « Américains » c'est au bout de la rue La Fayette. C'est un établissement catholique et privé. Il est installé dans ce qui fut une fabrique de tissus. Pour des familles de bons catholiques, mais pas très riches. La grande cour cernée de bâtiments s'orne de vécés au fond et d'un arbre maigrichon et d'essence inconnue. D'ailleurs il va bientôt mourir. On va l'avoir à l'usure, avec nos acrobaties, alors qu'il avait résisté aux poussières des tissus.

Nos profs qu'on appelle en vrac « les curés », ils le disent tous les ans, qu'on ne le reverra plus à la rentrée prochaine.

Les bâtiments sont très « classe ». Surtout le porche de la chapelle où trône un harmonium - presque un orgue- disent certains curés frappés par ce péché d'orgueil qui a fait installer plein de sculptures sur le fronton armorié. Cela concerne aussi les façades du bâtiment, marquées par cette

époque où les patrons rêvaient d'avoir autour d'eux des ouvriers heureux. Ils sont heureux aussi d'avoir récupéré cet ancien couvent confisqué jadis par les révolutionnaires.

C'est un vrai objet de luxe puisque notre copain Hallar est le seul à pouvoir en jouer et que l'Abbé Galmier, notre seul ami-copain chez les curés, nous définit le luxe comme un objet quasi inutile, -ou utile à très peu de gens-.

La rue de La Fayette, -nous explique le prof de français- doit son nom à la guerre de 14. Et non aux G.I., de cette Base américaine qui est en train de s'installer, avec, comme mission, le dispatching des pièces de rechange sur toutes les autres bases d'Europe de l'Ouest.

C'est grâce à ce grand plateau céréalier qui était si joliment tout émaillé de blés dorés, avant qu'on n'y coule le béton de la piste d'atterrissage qui dessert la Base.

Pour l'instant il n'y a qu'une piste. Mais toutes les friches d'alentour sont là pour répandre les graines volantes des chardons et pissenlits ainsi que cette rumeur qui annonce qu'on va en construire une autre. Ou plus ?... Mais une autre rumeur dit aussi qu'on va démolir notre collège de pauvres. Et vendre l'emplacement pour agrandir l'autre collège catho. Ce ne sont que des rumeurs, sans doute, et « nos » curés n'aiment pas en parler.

Pour la piste d'aviation, oui c'est sûr, il y en aura une seconde. Peut-être deux autres.

Au moins une, transversale, pour les atterrissages quand le vent n'a pas envie de s'aligner sur la piste actuelle.

Ça arrive surtout quand se déclenchent ces orages effrayants et parfois « secs », sans un brin de pluie.

Ils naissent ici, à cause de la forêt domaniale, qui étale ses allées bien planifiées, juste à côté et plus au sud.

Avant et après ces fantaisies estivales, les beaux et grands ciels colorés, au-dessus de la Base, rappellent aux G.I. les grands et beaux ciels tout pareillement colorés de leurs chers Etats-Unis. Loin, là-bas. Unis surtout dans ce goût du grandiose qu'y cultive la nature. C'est ce qu'on découvre à travers les films américains et quelques conversations avec les G.I. qui parlent français.

À Saint Léonard, ça veut surtout dire qu'il faut surveiller les plafonds. Voir s'il n'y a pas une tâche d'humidité qui s'y développe ou s'y ravive. À moins que ça ne se mette carrément à goutter dans les dortoirs, installés pourtant, sous un toit où les ardoises sont en meilleur état qu'ailleurs.

Pour se changer des rues bordées de bâtisses prétentieuses ou des maisonnettes d'employés des Chemins

de Fer ou des Tabacs, les gens de Châteauroux, s'il fait beau, au week-end se rendent en famille, voir l'avancement des travaux sur la Base où sont déjà des logements pour les G.I. ainsi que des bâtiments qui vont en faire une vraie petite ville, avec, derrière de hauts grillages, les bâtiments qu'il faut pour le travail des futurs employés, à droite de la route.

Tandis qu'à gauche, en y montant, il y aura, à côté des logements, des gymnases, des cinémas et des écoles. Des restaurants et je ne sais quoi encore. Mieux qu'ici en ville, dit-on.

On a peine à y croire. Surtout quand on voit sur la route les bords de cette belle terre à blé couverte d'herbe folle, et la couche de boue jaune qui s'attache amicalement aux chaussures. Mais aussi très souvent de cette poussière qui naît avec les beaux jours. Cela vient napper tout au long ce chantier bizarre. Trop grand. Au but mal cerné, dirait-on. Par des concepteurs un peu alcoolisés.

Ces bâtisses qui germent en deux mois maximum, étonnent les gens. Elles ont rarement plus d'un étage. Elles étonnent et on a des doutes sur leur solidité.

Ça se dit haut et fort, surtout dans les bistrots que fréquentent les maçons.

Avec Marc Antoine, on se rend parfois à la Base, quand on a réussi à sortir le dimanche en ville, sous prétexte de sport. Nous, on a choisi la boxe, parce que, grâce à l'entraînement, on peut être excusés de traîner du côté du Centre Social. Une espèce de salle de spectacle ou de conférence, selon les cas, dont le sous-sol nous est abandonné. À nous les voyous ! qui pratiquons ce sport qui paraît anormal chez les élèves d'un lycée privé.

Car on y côtoie les jeunes bouseux et malappris des environs de notre grande ville : fils de semi bohémiens et marchands de chèvres trop vieilles, et de chevaux aux tares soigneusement maquillées, qui débordent jusqu'ici depuis les patelins qui ont été campagnards, mais que la ville est en train de grignoter.

On s'y rend au week-end, à la Base de la Martinerie. Et seulement s'il fait beau.

Pas plus de deux ou trois fois dans le trimestre.

On refait à cette occasion, provision de cigarettes Pall Mall pour les revendre aux copains qui adorent leur goût de pain d'épice. Des copains qui finalement, avec leur famille qui les entoure si bien, ne sont pas aussi libres que nous.

Mais on n'est pas forcés d'aller les acheter dans les baraques à frites installées au long de la route de la Base : Tous les G.I. nous en vendent dans les bars de la ville.

Certains de ces endroits sont si petits qu'on peut à peine y trouver une place pour s'asseoir.

En général on reste au comptoir parce qu'il n'y a guère que trois chaises une table, et - très important- : une ou deux banquettes contre les murs.

Avec assis dessus, systématiquement une ou deux filles avec des G.I.

Une fois, avec trois autres du collège, on avait essayé de s'y installer sur une banquette. Ils nous ont virés en nous pinçant puis en nous tenant pendant que les filles nous chatouillaient. Je n'aime pas ça, les chatouilles. De plus, comme ils nous viraient bien sûr…, mais pas méchamment, je ne pouvais même pas utiliser les coups qu'on apprend sur le ring du club de boxe, du « Centre Social » où on s'est inscrits, eux, des internes tout comme moi, dans le seul but de pouvoir sortir le dimanche matin après la messe de 8 heures. En traversant Châteauroux sans être surveillés par un pion.

Des fois, on ne va même pas à la boxe. On se balade. On déconne.

C'est tout.

On essaie aussi de draguer les filles de notre âge. L'âge d'aller bientôt passer le bac. Et qui vont généralement par deux elles aussi.

Mais qui sont trop souvent avec leur mère, ce qui, à la façon dont ces dernières sont habillées, nous permet de reconnaître si ce sont des bourgeoises ou des bonniches.

Ou des putes. Souvent les gamines en ont déjà l'allure.

Mais dans ce cas, il y a souvent un américain à leur bras.

S'il pleut -et c'est souvent, ici- Les gens disent que c'est à cause de la forêt tout proche et des grandes plaines à blé au nord de la piste de l'aérodrome, alors on se gratte les fonds de poche et on se trouve un petit bistro sympa pas cher.

Seulement, si on s'est fait un peu d'argent à nous. Car pour ça, je ne peux guère compter sur mes vieux. Ils sont plutôt radins. Surtout mon père. C'est lui qui gère les finances et ma mère ne reçoit guère plus que ce qu'il faut pour la maison.

Et pour ce qui est du fric, notre grande longère paysanne dont les deux extrémités sont un garage et un atelier, n'est guère mieux traitée que le « château » C'est-à-dire la grande maison bourgeoise de Marc Antoine.

Elle a beau trôner au-dessus d'une trentaine d'hectares de bois, de marais entourant deux étangs, ça ne suffit pas à faire croire que Madame Landure soit riche. Les fermiers de la métairie accroupie en contrebas et qui laisse écouler le purin vers un étang mort, le savent bien eux.

Vu le maigre fermage qu'ils lui versent à regret, à la fin de l'année.

Quand on est là au bistrot avec Marc Antoine, et qu'on est bien installés, on se raconte nos petites vies. Ce qu'on sait des parents. Ce qu'on devine ou imagine. « Pleines de trous ! » C'est ce que je dis en plaisantant car mon père est en train de faire vendre la ferme de son père pour acheter une pelleteuse et un bulldozer !

Le père de Marc Antoine de Landure est mort jeune.

Pourquoi le père de Marc Antoine s'est-il réfugié dans ce « camp de jeunesse » du Maréchal Pétain, où en 39-40, devaient se former les cadres de la future belle France rénovée ? Pour s'y guérir de la tuberculose ou bien, est-ce parce qu'il craignait les représailles d'un de ses « clients » !.. dont il avait dû faire saisir la petite épicerie buvette ?- En effet, début 1940, Monsieur Marc était huissier de justice- depuis deux ans.

Huissier à vingt-deux ans, c'était bien.

Belle réussite, disaient les gens.

Et cela, malgré sa maladie. Dont meurent tous les gens de sa famille, avant la soixantaine. Et sans doute aussi grâce.. ou à cause des séjours en sanatorium.

.. dont il avait visité au moins deux : l'un à Perros-Guirec et l'autre à côté de la Bourboule… Et où on était bien obligé d'étudier pour éviter le mortel ennui de ces endroits où l'air est sain, la vie saine et trop bien réglée. Aussi peu riche que la maigre nourriture des « restrictions du Maréchal Pétain».

C'est dans ce dernier endroit auvergnat qu'il avait rencontré la future madame Landure. En cure elle aussi. Mais qui habitait chez ses parents, gros fermiers du vieux marais brennous. Ce qui ne veut pas dire « très riches ».

Des terres qui sont pourtant un peu meilleures maintenant. Grâce aux engrais chimiques…

Il lui avait gentiment fait un enfant sur les aiguilles d'un pin sylvestre, au bord d'un ruisseau, si douces et si élastiques. Si bien qu'ils auraient pu croire être installés sur un matelas de plage étendu là exprès par le Créateur.

« Sous l'ombrage si on s'étend trop souvent »

Dit la chanson auvergnate, « On y fait un enfant ».

C’est ainsi qu’il a bien fallu marier Isabelle et Marc, pendant que le tour de taille de la mariée pouvait encore se porter avec une robe blanche et une couronne de fleurs d’oranger en fils d’argent mignonnement tressés.

Puis ils ont baptisé Marc-Antoine, le nouveau-né. Vite et sans grandes festivités, car Isabelle et Marc étaient très près des gens du clergé de leur bonne ville de Châteauroux, qui était également le siège du cabinet d’Huissier, dont l’héritage imprévu et béni de la grand’tante de Lancosme avait offert de quoi se le payer.

Il restait même un peu d’argent pour s’offrir cette confortable demeure bourgeoisement agrémentée d’un petit étang.

Malgré ça : c'est-à-dire le petit domaine associé à la maison bourgeoise ; malgré la charge d’huissier revendue au décès de son père, malgré cet argent placé à la Caisse d’Épargne, Marc-Antoine n’est pas vraiment fils de riche.

Pas plus que moi peut-être.

Donc, on n’a guère d’argent de poche. Ni l’un, ni l’autre. Moi, c’est parce que mon vieux veut m’éduquer et qu’il dit que je dois apprendre à me démerder.

On peut croire ce que je dis sur mon copain : c'est Marc-Antoine lui-même qui me l'a raconté.

Pourtant ici, Dieu sait si les élèves ne se font pas beaucoup de confidences à Saint Léonard. Surtout pas sur l'argent. Il se murmure que cette institution a été ouverte en 1947 par les cathos. Pour le cas où les socialo-communistes prendraient le pouvoir.

Du coup, je lui ai parlé du tractopelle de mon père, du bulldozer et de mes vieux grands-parents qui se désespèrent dans leur fermette, d'avoir donné le gros de leur bien à leur vaurien de fils. Oui, vaurien. Peut-être. Car mon père a bien failli aller en taule quand son principal concurrent a disparu, enseveli et noyé avec sa dragueline dans une carrière de sable boueux ?

Celui-là était un malade cérébral, d'après mon père. Sinon qu'est-ce qu'il serait allé faire là ? Pour mener cet engin qu'il savait à peine conduire dans cette gravière quasi abandonnée et déjà aux trois-quarts ennoyée ?

Oui, mon père la lui avait conduite et installée.

Et après ? C'était juste par gentillesse envers un concurrent… Il dit qu'il n'est pas « jaloux de métier », mon père !

Les pompiers avaient peiné à retirer le corps

Il avait fallu faire venir des gens du club de plongée qui le dimanche vont jouer du côté du barrage hydro-électrique, vers la Marche voisine, dans le sud qui joue à la petite montagne.

Au barrage, on les laisse s'amuser, sans autorisation. Qu'ils n'ont pas demandée, d'ailleurs. Mais les gendarmes les connaissent. Les deux plongeurs qui ont pu être joints ne pouvaient pas refuser : Donc ils ont sorti ce vieux con, comme dit mon père. Et dont la famille ensuite a voulu faire des ennuis à mon vieux, en colportant des médisances qui avaient démarré chez les gens des Travaux Publics ! Tous des envieux.

Mais la dragline y est restée.

On ne la voit même plus, de la route.

D'ailleurs elle ne valait ni la peine, ni l'argent du déplacement d'un camion-grue.

Je répète seulement ce qu'en avait dit mon père, à table, ce dimanche-là, pendant que ma mère nous servait.

Évidemment, c'est quand on est seuls, Marc-Antoine et moi, qu'on peut aborder ces histoires de famille.

Mais souvent il faudrait être deux de plus, pour bien jouer au baby-foot, dans les arrière-salles de bistrots.

On essaie alors de trouver deux copains.

Et, de plus, des copains à l'aise financièrement.. Ce qui est l'idéal.. Quoique, le baby-foot, c'est ce qu'il y a de moins cher.

On laisse aux Américains, les flippers et le choix des disques du juke-box.

Nous, on a un billard français dans un petit bistrot de la rue Traversière.

C'est tout petit -même le billard-.

Et il faut descendre deux marches, en entrant.

Il faut aussi accepter de boire du vin. Blanc ou rouge : c'est tout ce qu'ils ont.

Et puis, quand se terminent enfin ces mortels jeudis et dimanches, il faut bien rentrer au collège -sous la pluie souvent, qu'on avait oubliée- où on a un petit local appelé le « club » où on trouve des B.D. infantilisantes et des jeux de cartes, ou de dominos. Tout ça plus ou moins usagé et parfois incomplet.

Mais ce qui est bien, c'est que de là, on peut surveiller la porte de la chapelle.

FIN DE L'EXTRAIT

L'AUTEUR

Adrien Bobèche a l'écriture chevillée au corps depuis son plus jeune âge. Il devient romancier avec La Fille de la meunière, dont **Giono** salua la parution dans les années 60 en déclarant qu'il aurait aimé l'avoir écrit. Rien d'étonnant puisque Adrien Bobèche est passé maitre dans l'art de faire surgir le mystère des situations les plus réalistes. Son roman, Au vent des Brandes, reçut le prix « Plus ouverte » lors de sa première édition en 1984.

www.adrienbobeche.com

DU MÊME AUTEUR…

La Jackie des Ricains

Roman, Vivien Taupas ÉDITIONS 2012

Les amours nus

Roman, Vivien Taupas ÉDITIONS, 2011

Beau comme un tracteur neuf

Roman, Vivien Taupas ÉDITIONS, 2012

Roman, Adrien Bobèche, 2007

Les Confitures du haut de l'armoire

Roman, Éditions De Borée, 2006

Le Destin de Lirette

Roman, Éditions De Borée, 2005

La philosophie d'Adrien

Philosophie, Adrien Bobèche, 2001

Les fables d'Adrien

Fables, Adrien Bobèche, 2000

Berry, lieux et mythologies

Album, Éditions Privat, 1996

Photographies Ducange

Poèmes du père Malotru

Roman, Adrien Bobèche, 2000

Roman, Éditions Saint-Germain-Des-Prés, 1988

Au Vent des Brandes

Roman, Éditions De Borée, 2008

Roman, Éditions Hatier, 1984

Prix « Plume Ouverte»

L'arbre lourd

Roman, Adrien Bobèche, 2000

Roman, Éditions Pirot, 1970

La fille de la meunière

Roman, Éditions De Borée, 2003

Nouvelles, Éditions Le Temps présent, 1960

Les titres mentionnés « **Vivien Taupas ÉDITIONS** » sont disponibles sur **Lulu.com** et également en version **eBook** sur les principales librairies électroniques.

COPYRIGHT

ISBN : 978-1-4716-2853-5

© Vivien Taupas ÉDITIONS 2012

www.editions.vivientaupas.com